

2^e causerie : La vie entière du chrétien, les Sacrements

A l'échelle de la vie entière du chrétien, la prière liturgique de l'Eglise se manifeste dans les sacrements. Ils régissent notre vie chrétienne, et sont une conséquence directe de la résurrection du Sauveur. Ils sont acheminés vers nous par l'action du Saint-Esprit depuis la Pentecôte. Ici on observe – comment commence le paradoxe de la vie chrétienne. D'un côté, nous sommes dès maintenant appelés à la joie de vivre pleinement la vie du Seigneur Ressuscité, et de l'autre, nous avons cruellement besoin de dons spirituels, les sacrements, pour y parvenir. On voit - la vie chrétienne est une chose profondément sérieuse.

Quels en sont les enjeux ? La prière centrale de la résurrection, chantée des dizaines de fois durant la saison pascale, présente la force de l'enjeu principal :

**« Le Christ est ressuscité des morts,
par la mort Il a vaincu la mort,
à ceux qui sont dans les tombeaux Il a donné la vie ».**

Voici ce chant, tel qu'il est chanté la nuit de Pâques, entrecoupé de versets des psaumes 68 et 117:

- ❖ 'Que Dieu se lève, et que ses ennemis soient dispersés, et que ceux qui Le haïssent fuient loin de sa Face'.
- ❖ 'Qu'ils se dissipent, comme la fumée; comme fond la cire en face du feu. Ainsi périront les pécheurs devant la face de Dieu. Mais que les justes soient dans la joie'.
- ❖ 'Ce jour, le Seigneur l'a fait, soyons dans la joie et dans l'allégresse'.
- ❖ 'Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit. Et maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen'.

La mort et la corruption de notre nature sont entrés dans la vie du monde. Malgré le fait que, enfants, nous naissons – en principe destinés à une vie bienheureuse, apparemment innocents de tout mal, nous portons en nous dès le début une certaine cassure, un penchant qui mine notre intégrité, notre volonté spirituelle tout au long de notre existence, et qui nous pousse à commettre des péchés. Pourquoi ce malheur ? Je crois que la réponse est en nous : nous péchons parce que, dans le tréfonds de notre être, quelque chose dans notre volonté nous pousse à le faire. Personne ne nous y oblige, sauf cette perversion que, dans le fond, nous détestons. Comme le dit st Paul : «je fait le mal que je ne veux pas, et je ne fait pas le bien que je veux». L'une des tâches de la vie, c'est de réussir à en accepter la responsabilité. Ou encore - c'est d'accepter l'aide de Dieu, qui peut tout pour nous rendre libres.

Mais, objectivement, si son origine n'est pas en nous, d'où vient le mal alors ? Il existe en dehors de nous. Il a existé avant que nous ne soyons nés. D'après le récit inspiré de la Genèse, il a existé avant même la création du premier couple humain, dans la forme symbolique du serpent au milieu du Paradis. Par là se confirme l'intuition ressentie par l'homme que, non seulement le mal fut avant nous dans le temps, mais aussi qu'il nous précède logiquement, car nous ne l'avons pas créé. C'est pourquoi aussi nous ne pouvons pas l'expliquer, il est irrationnel. Il se greffe sur la personne que nous sommes. Il est irrationnellement présent en nous, mais en conscience, chaque fois que la tentation s'en présente, nous pouvons à peine éviter de faire le mal.

Devant ce problème grave, l'Eglise, quant à elle, nous apporte une précision cardinale : le mal est personnel. La traduction préférée de la prière dominicale dans la pratique de l'Eglise orthodoxe est précise là-dessus : « délivre-nous – non du mal, mais - du Malin ». Malin est un nom propre, c'est la personne du diable. Le diable est nommé en toutes lettres dans la catéchèse du Baptême, c'est celui qui figure dans la tentation de Jésus au désert, celui que l'on appelle «le prince de ce

monde». Le mal est son oeuvre, sa création. A la limite de la tentation, comme ce fut le cas pour Jésus, le travail spirituel prend la forme d'un duel entre l'homme et le Malin. Ayant vaincu cet Adversaire une fois pour toute, c'est de cela que Christ le Ressuscité nous délivre. Pour nous le chemin est tracé dès le début de la vie consciente – se convertir, et suivre Jésus dans la vie quotidienne, et «être saints comme Dieu est saint», comme dit le psaume.

Ce cheminement, dans la communauté chrétienne, commence pour l'enfant dès sa naissance. L'être humain qu'il est, dépendant au début entièrement de sa mère, s'incorpore à la fois à la vie de sa famille et à la prière de l'Eglise. La famille humaine étant la molécule de la famille de Dieu, le nouveau-né commence son existence dans le milieu chrétien. Au huitième jour, on lui donne un nom – considéré saint, qui s'inscrit dans le ciel. Au quarantième jour, lui et sa mère sont présentés à l'Eglise du Christ, en une unité existentielle et spirituelle, où l'Eglise l'incorpore dans sa prière, et la famille chrétienne commence à servir Dieu.

Le jour de son baptême, l'enfant traverse un espace spirituel énorme, depuis le moment de sa conception jusqu'au seuil du Royaume de Dieu, où il reçoit la nourriture de l'Eucharistie, en tant que membre de l'Eglise à part entière. En effet, dans l'Eglise Orthodoxe tout enfant devenant membre de la famille de Dieu par le sacrement du Baptême, participe à la nourriture du Royaume. La communion, on le sait, est déjà offerte aux nourrissons, en quantité minimale, sous les deux espèces du pain et du vin ensemble.

Le jour de son baptême, l'adulte, quant à lui, traverse l'espace spirituel en toute conscience et en assumant sa responsabilité, en présence de ses témoins et de l'assemblée des fidèles. D'abord vient le catéchuménat, où le candidat est enrôlé, comme inscrit au ciel et reçu par le Seigneur dans la bénédiction du prêtre. Dans des prières assidues, l'Eglise le libère de l'emprise du diable par des exorcismes répétés, il renonce pour sa part solennellement à Satan, il proclame sa fidélité entière au Christ Jésus, et il récite le Credo, se prosternant finalement jusqu'à terre devant le Créateur.

Arrive le moment du Baptême. Le nouveau chrétien en sortira en homme, en femme «christique», fondamentalement uni au Christ. Cela veut dire que ce candidat se tient devant le mystère indicible de la mort et de la résurrection, comme ce fut le cas pour le Christ. Au temps de la chrétienté antique, et peut-être aussi aujourd'hui, les baptêmes se célébraient la veille de Pâques, pour bien marquer le lien du sacrement ecclésial avec la Passion du Seigneur et sa Résurrection. Or, pour employer l'expression de Saint Paul, si on veut être baptisé en Christ, on revêt aussi le Christ, littéralement on meurt et on ressuscite avec Lui. Cela se fait implicitement au temps du baptême, et le chrétien continue à le vivre dans l'expérience de sa vie entière.

On s'approche ainsi de l'eau baptismale. L'eau est l'élément primordial de la création du monde. En touchant cette eau – et le baptisé y entrera corporellement – on touche à l'univers, créé par Dieu dans la nuit des temps, le cosmos. On touche aux flots qui ont englouti l'humanité pécheresse au temps de Noé et les armées menaçantes du pharaon du temps de Moïse. Finalement on plonge dans l'eau salvatrice du Jourdain sous les yeux prophétiques de Saint Jean le Précurseur. Mais surtout on entre dans la réalité du Golgotha et du tombeau dans le jardin de Joseph d'Arimathée, lieu de la résurrection, duquel s'épanche la vie nouvelle du Royaume, lumineuse et intarissable.

Le sacrement du baptême est donc un événement pascal. D'abord, le nouveau chrétien reçoit «l'huile de la joie» qui lui redonne l'intégrité de la première création. Puis il entre dans l'eau et, une fois baptisé, symboliquement ressuscité et façonné à la ressemblance de la mort et de la résurrection du XC, il revêt l'habit blanc, pareil au vêtement de lumière que portaient Adam et Eve

au Paradis avant la Chute. Finalement, dans l'onction d'huile, appelé «chrysm», Il reçoit le «don de l'Esprit Saint», que marque le «sceau», appliqué sur son corps par le prêtre en forme de petites croix. Selon le message de la Bible, ce don fait du baptisé un roi – à l'image du Roi crucifié qu'est Jésus, un prêtre et un prophète. Alors, l'assemblée qui est présente, se dirige en chantant avec lui vers la nef de l'église, où, ayant entendu la Parole de Dieu, épître et évangile, il prendra part à l'Eucharistie pour la première fois.

Je vais parler de l'Eucharistie dans une causerie prochaine. En avant-goût, écoutons une belle mélodie du chant des chérubins – qui correspond à l'offertoire latin – où le pain et le vin, qui deviendront la communion, sont portés avec recueillement à l'autel central de l'église.

Nous qui, dans ce mystère, représentons les chérubins et chantons l'hymne trois fois sainte à la vivifiante Trinité, déposons maintenant tous les soucis de cette vie, pour accueillir le Roi de toutes choses, invisiblement escorté par les ordres des anges. Alleluia, alleluia, alleluia.

Trois sacrements particuliers se rattachent à l'Eucharistie d'une façon organique : le mariage, l'ordination sacerdotale et le repentir.

Le sacrement du mariage chrétien, que l'on appelle «couronnement», se veut être une figure forte du Royaume de Dieu, où la fidélité et l'amour mutuels du mari et de la femme évoluent dans un respect réciproque, et une solidarité toujours croissante, à l'image de l'Eglise du Christ. C'est pourquoi leur union est reconnue comme sacrement, quand - en famille constituée - ils sont accueillis dans l'assemblée eucharistique. Ainsi leur union, naturelle depuis leur première rencontre, devenue publique dans le mariage civil, acquiert sa dimension chrétienne dans le sacrement, et devient une image du rapport de fidélité et d'amour entre le Christ, l'Epoux, et l'Eglise, considérée comme l'Epouse.

Sur le plan du rituel, les deux parties de la cérémonie du mariage dérivent, d'un côté, du «contrat de mariage» civil assumé par l'Eglise, et de l'autre, du sacrement de l'Eucharistie dont il est le reflet liturgique. La première partie consiste dans l'échange des anneaux qui sont les symboles de la fidélité nécessaire pour renforcer un amour qui peut devenir monotone et précaire. La prière qui l'accompagne parle d'Isaac, fils et héritier d'Abraham, cherchant Rebecca pour femme, une cousine du pays païen de leurs ancêtres, que le serviteur reconnaît alors qu'elle puisait de l'eau, symbole du baptême. Dieu tout-puissant est invoqué, dont la main droite avait noyé les égyptiens pour sauver le peuple asservi, et qui, à l'origine des temps, avait fermement établi les fondations de la terre. Dieu devient ainsi témoin actif de l'union.

Les couronnes sont de caractère royal; elles signalent la maturité et de la liberté de chacun des époux. Cependant, tel le Christ, le roi est aussi celui qui se sacrifie pour son peuple. Tels aussi sont les martyrs dans leur liberté intérieure – sacrifiés pour la vérité et la foi qu'ils proclament. Liberté et sacrifice sont un aspect paradoxal du mariage, ainsi que le sont : plénitude et abstinence, amour et service. La couronne est signe de victoire, victoire de la vie sur la mort et la corruption, et plus spécifiquement sur une sexualité incontrôlée.

Les prières du mariage illustrent l'accent mis sur la fertilité de nombreux couples saints de l'Ancien Testament. Car depuis la bénédiction conférée sur Abraham et sa postérité, le but ultime de l'histoire fut la naissance de Marie qui porta Jésus, le Fils de Dieu. Ainsi Dieu béni la fertilité du couple marié. La génération des enfants s'inscrit dans le mystère du Christ.

La lecture du récit du mariage à Cana en Galilée, où Christ transforma l'eau en vin, indique une transfiguration de la vie naturelle - en vie nouvelle. La vocation du mariage chrétien est de devenir

un lieu, où le Royaume de Dieu est vécu. Le lieu sacramentel de cette transformation est - l'Eucharistie de l'Eglise, le lieu quotidien en est - la vie de famille.

Le sacrement de la prêtrise est un sacrement d'ordre. Nous distinguons plusieurs degrés d'ordination dans l'Eglise: l'évêque, le prêtre, le diacre, le sous-diacre, le lecteur, le chantre, l'accolyte. Cette façon préliminaire de décrire ce sacrement nous fait penser à la liturgie, où tous ces personnages évoluent suivant un ordre établi, une tradition, que l'on appelle justement «Ordo». L'Eglise ne serait pas l'Eglise si elle n'était pas organisée. Et pourtant elle n'est pas une «organisation», dans le sens légal du mot. Saint Paul appelle l'Eglise «Corps du Christ», qui est sa vraie nature. Dans un sens profond, il n'y a qu'un Prêtre, Celui qui porte l'offrande du monde à Dieu le Père, c'est le Fils de Dieu devenu homme, Jésus. Autour de lui se tient l'humanité fidèle, le Corps du Christ, tous les chrétiens baptisés en Christ. Par le baptême, ils ont reçu le don du sacerdoce de prier pour le monde. Ils ont également reçu le charisme du prophète et du roi pour agir et parler dans le monde.

Qu'est donc la prêtrise, sacrement d'ordre ? Il faut dire que l'Eglise n'est pas un lieu où la loi régit, elle est le lieu de la grâce. Secondement, il faut dire que Celui qui anime la vie de l'Eglise est le Saint Esprit, qui est Esprit d'ordre. C'est de l'ordre divin donc que nous parlons, quand nous essayons de comprendre l'agencement intérieur de la vie de l'Eglise du Christ. C'est l'importance capitale de l'Eucharistie qu'anime le Saint Esprit, qui me semble être la raison profonde de l'institution du sacerdoce ministériel. Et cette importance est si grande que celui qui est ainsi ordonné, l'est pour la vie. C'est dans l'Eucharistie que s'observe l'ordre essentiel de l'Eglise, chacun y est à sa place. L'évêque, le prêtre, se tiennent au centre, exactement à la même place que Jésus occupa pendant la Sainte Cène. L'assemblée des fidèles les entoure, comme les apôtres entouraient Jésus. C'est aussi à partir de l'Eucharistie que s'écoute et se commente l'Écriture Sainte. L'Eglise ainsi constituée devient elle-même sacrement, quand elle reçoit l'Esprit qui donne la vie.

Ces considérations affectent directement le comportement personnel de tout évêque, tout prêtre, diacre, et des autres serviteurs de l'Eglise. Avant d'être pour l'Eglise – administrateur, directeur, professeur, animateur, etc., le prêtre se doit d'être homme de Dieu, homme de prière, et berger du troupeau, à l'instar du Christ de l'évangile. Il se doit de se nourrir de l'amour infini du Seigneur pour l'homme, jusqu'au Golgotha personnel. A la limite, le prêtre peut demeurer silencieux, au plus profond de la prière, de la foi et de l'expérience christique. Ensuite viennent les connaissances, scolaires et autres, les aptitudes administratives, les traditions, la culture.

Les prêtres orthodoxes ont, en plus, la consolation, et aussi la charge, de leur famille. En effet, l'Eglise orthodoxe encourage le sacerdoce marié. Les prêtres célibataires sont rares. On estime qu'un homme doit pouvoir gérer la petite famille, et normalement offrir la tendresse de l'hospitalité du foyer chrétien au prochain, avant de s'attaquer à servir la grande famille de la communauté ecclésiale, et de ne négliger ni l'une, ni l'autre. Les évêques ne sont pas mariés, et de règle, sont choisis parmi les moines. Remarquons que les moines forment un monde à part, loin du monde. Ils vivent en communautés monastiques, ne servent pas les paroisses, et peu d'entre eux sont ordonnés prêtres. En revanche ils reçoivent les pèlerins et leur offrent l'hospitalité spirituelle.

Je parlerai du sacrement du repentir, et de l'onction des malades, dans une prochaine causerie.